

Lire n'est pas élire

Réponse à l'article de Gilles Dupuis, « Excès d'origines »,
Spirale, n^o 202

Dominique Garand

Numéro 203, juillet-août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garand, D. (2005). Lire n'est pas élire : réponse à l'article de Gilles Dupuis, « Excès d'origines », *Spirale*, n^o 202. *Spirale*, (203), 4-5.

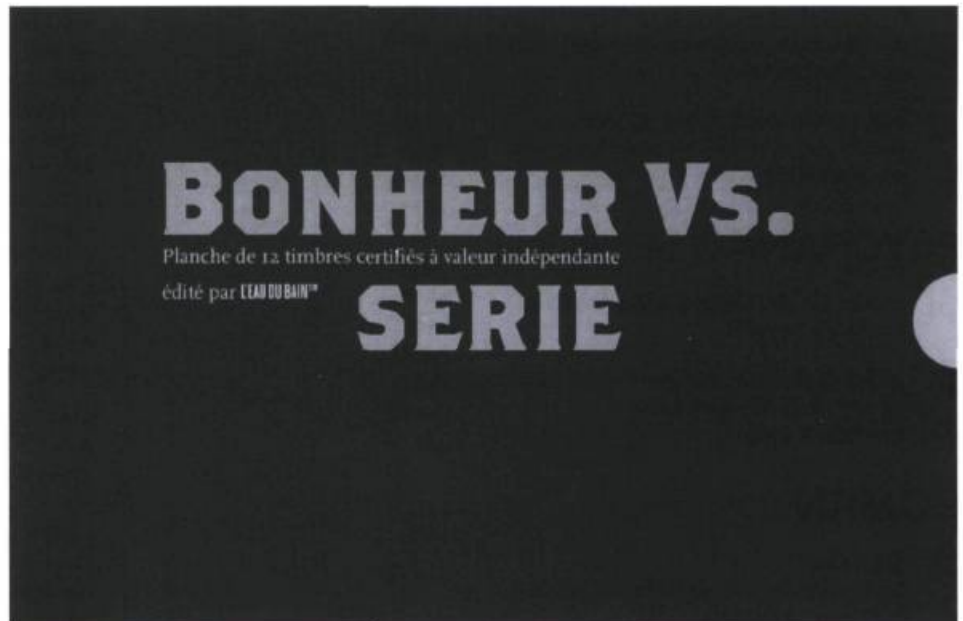
LIRE N'EST PAS ÉLIRE

Réponse à l'article de Gilles Dupuis, « Excès d'origines », Spirale, n° 202

Cher Gilles Dupuis,

Puisque tu as fait de ton commentaire une sorte de dialogue qui tourne parfois au rapport de force — ta position contre la mienne —, j'adopterai à mon tour le style du débat. Symptomatiquement, tu profites de mon livre pour t'affirmer toi-même et mettre en scène tes propres convictions. J'écris « symptomatiquement » parce que les quelques rares critiques qui se sont intéressés jusqu'à présent à mes deux derniers essais — plus personnels et « engagés » que les précédents — ont tous procédé ainsi. Je vois d'un bon œil que mes livres donnent le goût aux lecteurs d'engager à leur tour leur propre parole. Cependant, j'apprécie moins que ces prises de position interviennent prématurément, c'est-à-dire avant même que le projet de mes essais ait été correctement exposé. Dans ta critique, globalement positive par ailleurs, tu contreviens quelque peu à cette éthique élémentaire. Je te reprocherai avant tout d'avoir d'abord réduit la portée de mon propos pour ensuite faire mine de produire des arguments le contestant. Le problème est que ces arguments, qui semblent venir de toi, sont déjà pour la plupart exposés dans mon propre discours.

Commençons par la « mélecture » la plus flagrante, celle entourant le titre de mon livre, qui fait l'objet des premier et dernier paragraphes de ton texte. Mon essai s'intitule bien *Accès d'origine*, n'est-ce pas? Or, d'une manière encore une fois symptomatique, tu insistes pour dire que le livre interroge « ce qui concerne l'accès du sujet [...] à l'origine québécoise ». Jamais tu n'interroges le « d apostrophe » du titre. Tu as donc beau jeu de mettre en doute la pertinence du projet d'accéder « à » l'origine, projet qui représenterait une « régression », une sorte de « cure » illusoire ne conduisant le plus souvent qu'à une « stagnation ». Tu opposes à cette perspective, en premier lieu le « devenir ce qu'on est » de Nietzsche, ensuite une formule de Scarpetta définissant le rapport postmoderne à l'histoire, « non un retour au passé, mais un retour du passé ». « Devenir ce qu'on est » est un axiome qui mériterait une évaluation critique. On peut en effet l'interpréter — même si c'est erronément — dans un sens que ne désavoueraient pas les nationalistes : le peuple québécois s'achemine vers un destin (son être), encore à l'état potentiel, qui ne demande qu'à s'accomplir



Bardey, Nicolas, *Bonheur vs Série*, en trois volets — recto et verso, Planche de 12 timbres certifiés à valeur indépendante, 30 cm × 10 cm hors tout.

dans l'Histoire. En ce qui concerne l'énoncé scarpettien, eh bien! mon cher Gilles, c'est tout à fait ce que suggère le titre de mon livre. On a des accès d'origine comme on a des accès d'humeur, de mélancolie, de folie ou de gaieté. Nous sommes sujets à des accès d'origine lorsque l'origine se rappelle à nous avec insistance. Tu comprendras donc que mon but n'est pas de dresser une carte des sentiers qui nous permettraient d'accéder à l'origine, voire même aux multiples origines de l'identité québécoise. Je te rappelle à ce sujet que ma lecture des *Confitures de coings* de Ferron met en évidence le refus chez lui d'une fusion avec l'origine, celle-ci se dérochant sans cesse au regard et à la maîtrise du sujet. J'ai souligné le fait, en outre, que ce rapport à l'origine est ce qui distingue Ferron du régionalisme qui l'a précédé, entre autres celui de Groulx. Par ailleurs, je veux te rappeler que j'ai insisté en maints endroits pour dire que l'identité n'est pas ce qui me préoccupe en premier lieu. J'avance plutôt l'idée d'une responsabilité devant cette parole donnée, reçue en héritage, à notre corps défendant bien souvent. Il s'agit d'une éthique qui exige des sujets que

nous sommes une capacité d'accueil et d'écoute à l'égard de cette origine qui vient à nous depuis ses réélaborations successives. L'origine, dans cette perspective, n'est pas un point situé au tout début de l'histoire, mais bien plutôt la mémoire d'un devenir, un « sujet en procès » comme on le disait naguère. Je te sais gré, du reste, d'avoir bien perçu la consonance kierkegaardienne de cette *reprise* que je propose, avec le *déplacement*, comme mode de traitement du legs originaire.

La notion de responsabilité est ce qui commande le sous-titre de l'essai : *Pourquoi je lis encore*, Groulx, Basile, Ferron... Outre les trois noms proposés, liste que les points de suspension laissent ouverte, il faut insister ici sur la présence du « je », qui ne prétend pas parler au nom de la collectivité, et ensuite sur le verbe *lire*. Le propos n'est donc pas d'admirer mais de lire, et c'est ce que je fais, alors que toi tu t'empreses d'*élire*. Ainsi, tu te dis gêné par la présence de Groulx dans le palmarès de mes lectures, « nom qui fait problème », écris-tu, ajoutant que tu ne te reconnais pas dans le discours groulxien. Tu préfères Basile, Richler ou

Robin, « *infiniment plus précieux dans [ta] quête d'une identité littéraire* ». Tu préfères aussi Ferron, qui « *rallie davantage les suffrages* ». Bref, tu optes pour le consensus — tu tiens à gagner tes élections! Pour ma part, cela me semble pourtant évident, je ne pratique pas une lecture-identification. Je n'ai pas besoin, en effet, de me « reconnaître » dans le discours groulxien; en reconnaître les traces et recomposer la passion qui l'anime est déjà suffisant. Cela est très clair tout au long du livre et rend quelque peu malhonnête ma désignation

écrit nulle part, il s'agit d'une élaboration inédite à partir, justement, d'un héritage reçu dont je rend visible et signifiante la métamorphose de l'un à l'autre. Cette forme de lecture-invention définit bien, *en acte*, l'éthique que je préconise à l'égard de l'origine : reprise et déplacement, encore une fois, des figures et signifiants qui font nœud. Et contrairement à plusieurs commentateurs (pensons à Gérard Bouchard) qui travaillent à refermer le livre en disant « Voilà ce qu'il faut penser de Groulx », moi j'écris pour que les livres restent ouverts et je

dans *L'appel de la race*, l'anti-sujet étant incarné par un Orangiste et un Irlandais. Je m'en tiendrai toutefois à une méprise plus importante, qui concerne mon dernier chapitre où je m'interroge sur l'incertaine définition de l'écrivain québécois. La question posée « *manque d'originalité* », écris-tu, ce qui fait écho à l'« *insignifiance* » que je lui confère d'emblée. Cependant, je m'y attarde longuement, pourquoi? Justement pour la déconstruire en mettant en évidence par ailleurs sa complexité (ce qui veut dire que cette déconstruction n'est pas une néantisation). Une telle question est un bon exemple d'héritage : en tant que Québécois, elle s'impose à moi sans que je le veuille, en particulier parce qu'elle concerne l'histoire du nom d'une collectivité à laquelle, *nolens volens*, je suis lié. La proposition de Nepveu que tu fais tienne, postulant une littérature « *post-québécoise* », ne fait guère avancer les choses, car quel nom donneras-tu à cette histoire « *tout à la fois québécoise, migrante et anglophone* » (tiens, pourquoi distingues-tu ces trois entités? les migrants et les anglophones ne sont donc pas des Québécois à tes yeux?). Tu parles de « *notre désir d'être ensemble* », mais que sais-tu de ce désir, chez l'autre? Et cette « *forme du désir* », quel sera son fondement? Moi j'ai évoqué la tradition littéraire québécoise (d'héritage canadien-français) comme fondement de ce nouveau pacte, en précisant bien que cette tradition nécessiterait alors des relectures et réaménagements inventifs qui ne gommeraient pas par ailleurs les aspects conflictuels. J'ai souligné aussi, à juste titre, que la langue commune reste le grand problème dans cette histoire, dans la mesure où une littérature n'est pas qu'un corpus mais aussi un ensemble d'institutions (scolaires, éditoriales, critiques, etc.) permettant sa circulation. Il n'y a rien de groulxien dans cette proposition puisque, précisément, je ne m'en remets pas à une identité qui prendrait racine dans le mythe originaire, mais bien à l'histoire d'une appellation (« Québécois ») née du désir d'une collectivité de marquer sa spécificité. En ce moment, cette spécificité est en cours de redéfinition, pour les raisons qu'on connaît; si le nom de « Québécois » comporte encore quelque attrait, il me paraît important de rappeler ce qu'il a pu recouvrir. Plus encore, je me suis amusé à remettre en circulation des crûs que les divers cépages québécois à ce jour (et non les « *souches* », qui sont des arbres morts) ont réussi à donner. Contre l'emprise des formules qui « *rallient les suffrages* » — slogans, mots d'ordres et étiquettes —, j'ai privilégié la forme du récit et le jeu de figures qui permettent d'inscrire du mouvement dans la réflexion. Car l'enjeu le plus grand, ici, repose dans la manière dont on continue de se raconter cette histoire, dont on en relance le désir et dont on met en scène — il ne faut pas l'oublier — la dimension irréprésentable.

Dominique Garand



Bardey, Nicolas, *Bonheur vs Série*, en trois volets — recto et verso, Planche de 12 timbres certifiés à valeur indépendante, 30 cm × 10 cm hors tout.

comme « *essayiste groulxien* » (mais je comprends ici que tu as succombé à l'envie de faire un chiasme entre nos identités et les noms des pavillons où nous œuvrons, à moins que tu n'aies voulu te faire valoir au passage comme « aquinien » : « *Mais voyez le paradoxe, écris-tu : l'essayiste groulxien œuvre dans une institution dont un pavillon s'appelle Hubert-Aquin, tandis que moi, l'aquinien, je travaille dans un pavillon qui porte le nom du vénérable chanoine...* »). Tu prétends ensuite que Groulx « *gêne aussi bien Mordecai Richler que Jacques Ferron* », ce qui est une demi-vérité. Le combat que l'un et l'autre ont mené contre Groulx ne se ressemble en rien. Les arguments de Richler, empruntés à d'autres, sont pauvres et péremptoirs, injustes pour tout dire; l'attitude de Ferron me paraît seule digne d'intérêt sur cette question, en premier lieu parce que Ferron est quelqu'un qui a lu Groulx et qui s'est escrimé contre les mêmes problèmes symboliques, en esquissant tout de même, telle est ma thèse, un *pas de côté* décisif. Cette filiation Groulx-Ferron, faut-il le répéter, est une complète *invention* de ma part (au sens même que tu donnes à ce mot) : cela n'était

m'accorde la liberté de m'y investir, quelle que soit leur valeur en bourse.

Je sursaute aussi lorsque, m'attribuant faussement l'opinion selon laquelle il existerait une « *norme québécoise* », un « *code des codes* », tu mets de l'avant la pluralité des origines au Québec. J'ai pourtant affronté cette difficulté : « *le corps-à-corps avec l'étranger en un lieu partagé entraîne un brouillage des accès qui liaient le sujet social québécois à son récit d'origine [j'en profite pour souligner ici le mot "récit", qui est une élaboration secondaire]. Dans ce contexte, le métissage ne va plus de soi car il signifie la dissolution du soi rassembleur dans un ensemble où diverses origines se font concurrence.* » Cependant, et bien que j'aie songé un moment à exploiter le jeu de mots, je me garde bien, contrairement à toi, de parler d'« *excès* », ce qui laisse entendre qu'il y en aurait trop...

Il y aurait bien des erreurs factuelles à relever. « *Désaffecter* » n'est pas un bon équivalent de « *sconsacrer* » et désacraliser Groulx me paraît une entreprise inutile dans la mesure où rien de sacré n'entoure cet homme. Autre erreur, les Juifs anglophones ne sont pas visés